CARNET MONDAIN.

BALS A L'OPERA ET AILLEURS.

Mardi,	22	janvier,	Mittens, Athenæum.
Mercredi	23	"	Terpsichorean Revellers.
Vendredi,	25	"	Falstaffians.
Lundi,	28	"	Mithras.
Jeudi,	31	"	Oberon.
Mardi,	5	février	Atlantéens.
Jeudi,	7	"	Chevaliers de Momus.
Lundi,	11	"	Equipe de Protée.
Mardi,	12	"	Rex—Salle de l'Athenæum.
Mardi,	12	"	Equipe de Comus.

TEMPERATURE

Du 22 janvier 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, successeur de E. & L. Claudel. 632 rue Canal, N. O., Lea.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	46	8
Midi.....	56	13
3 P. M.....	58	14
6 P. M.....	58	14

L'incident Swettenham-Davis.

L'incident de Kingston, d'où le gouverneur de la colonie anglaise de la Jamaïque a brutalement renvoyé des navires de guerre américains accourus à la première nouvelle pour secourir les victimes d'un tremblement de terre, ne va décidément pas prendre l'importance que quelques uns craignaient dès l'abord, et avaient du reste quelques raisons de craindre.

Il se réduira à la constatation du fait que l'Angleterre avait pour gouverneur de la Jamaïque en janvier 1907 un homme mal élevé. C'est évidemment très fâcheux pour Sir James Swettenham, mais c'est d'autre part très heureux pour son pays et les Etats-Unis représentés en la circonstance par le contre-amiral Davis. Réduit à ces proportions l'incident n'aura et ne pourra avoir aucune suite de nature à altérer les relations amicales qu'entretiennent les deux pays depuis longtemps.

Le gouvernement anglais a pris les devants, et dès la première heure a fait remettre par le chargé d'affaires d'Angleterre à Washington, M. Esme Howard, au sous-secrétaire d'état Bacon faisant fonction de secrétaire d'état, une dépêche dans laquelle Sir Edward Grey, principal secrétaire du Foreign Office de Londres, annonce qu'il a ordonné une enquête officielle pour déterminer l'authenticité de la lettre du gouverneur Swettenham au contre-amiral Davis.

De son côté, M. Bacon a donné à M. Howard l'assurance que le président Roosevelt et les fonctionnaires du département d'état étaient très contents de recevoir ce message du gouvernement anglais, d'autant plus que ce gouvernement n'avait pas attendu l'arrivée de renseignements officiels sur ce regrettable incident pour l'envoyer.

Il est à remarquer aussi que dans les dépêches échangées depuis entre le département d'Etat de Washington et le Foreign Office de Londres il n'est pas plus question des lettres du contre-amiral Davis et du gouverneur Swettenham que si elles n'avaient jamais été écrites. Il en est résulté une grande détente dans les esprits, et dans quelques jours l'incident Swettenham-Davis sera complètement oublié du public.

Cet heureux dénouement dont se féliciteront les gouvernements des deux pays intéressés et d'autres aussi, ne sera peut-être pas du goût des Allemands, qui ont essayé dès le début de grossir démesurément l'incident, dans le but évident de créer de l'animosité entre les Américains et les Anglais. L'un des principaux journaux d'Allemagne, le "Post" de Berlin, disait en effet :

"Peut-être la Maîtresse des Mers considérait-elle humiliant qu'une ville anglaise eut à compter sur du secours étranger. Peut être aussi n'était-elle pas entièrement convaincue du désintéressement de la bienfaisance yankee. Il n'est pas douteux que c'était une très séduisante occasion pour l'Oncle Sam de faire une conquête morale aux dépens de l'Angleterre et, une bonne fois, de montrer la doctrine Monroe sous le jour de la charité chrétienne".

Les Allemands en seront pour leurs railleries ; l'incident n'aura aucune suite, n'aura même pas causé de froissement entre les deux gouvernements.

Commentaires de l'"Eclair".

Paris, 22 janvier—L'"Eclair" commentant l'incident de Kingston exprime l'opinion que l'intervention de l'amiral Davis à la Jamaïque était en conformité avec les paroles prononcées au mois d'octobre dernier par le président Roosevelt quand, parlant de la construction du canal de Panama, il a déclaré que l'achèvement de cette œuvre donnerait aux Etats-Unis le contrôle de la police de deux océans et tout particulièrement de la mer des Caraïbes.

Ce journal ajoute :

Les anglais n'ont pas tort de se méfier des américains qui avec un pied dans la Jamaïque en auraient bientôt quatre.

L'"Eclair" termine en disant que l'incident de Kingston mettra fin aux relations amicales qui unissaient les Etats Unis et l'Angleterre.

—:o:—

Envoi de tentes à Kingston.

Washington, 22 janvier—Le secrétaire de la guerre a reçu aujourd'hui un cablegramme du général Wint, commandant les forces américaines à Cuba, annonçant qu'à la requête du ministre de la Grande Bretagne à la Havane il avait envoyé un certain nombre de tentes de l'armée à Kingston, afin de fournir des abris aux habitants sans asile. Le secrétaire Taft a approuvé l'action du général Wint.

FUNERAILLES DU Rév. Louis Henrionnet.

Les paroissiens de l'église de St-Vincent de Paul ont fait hier à leur curé de belles funérailles ; ils sont allés nombreux agenouiller, prier devant son cercueil et l'ont accompagné jusqu'au cimetière apportant à sa tombe fleurs et couronnes :

Les fleurs sur les tombeaux sont comme une prière.

Les morts, dit-on, ont des visions terrestres ; leurs yeux se sont fermés ; pourtant, derrière leurs paupières closes, ils voient encore sangloter ceux qui les ont aimés.

Consolante donc a dû être la vision du père Henrionnet ; heureux a-t-il dû être des témoignages de respectueuse estime dont sa mémoire était l'objet et qui lui étaient une preuve qu'il n'avait pas travaillé sans fruit.

Oui, derrière son corbillard que nulle musique, nulle troupe en livrée, nul fonctionnaire en habit passementé n'escortaient, marchaient dans un profond recueillement, en rangs serrés, en groupes compacts, hommes, femmes, enfants, tous désireux d'apporter leur offrande d'admiration à la mémoire d'un mort regretté.

L'église de St-Vincent de Paul où le corps était exposé depuis la veille et devant lequel avait été en faction toute la nuit une garde d'honneur, l'église, disons-nous, était tendue de noir à l'intérieur : et à neuf heures, quand a commencé l'imposante cérémonie qui devait précéder l'inhumation, une foule énorme s'y pressait.

Très imposante, cette cérémonie que l'on avait tenu à entourer de tout l'éclat qu'elle comportait. Au milieu d'un nombreux clergé, l'archevêque, prélat de toutes les distinctions, de toutes les bienséances, se trouvait dans le sanctuaire, et, le moment venu, a prononcé sur le cercueil une touchante allocution.

Il a dit :

"Venez et adorons le Roi pour lequel toutes choses sont."

Mes bien chers frères.—Il y a quelques semaines, celui qui est ici couché dans l'éternel repos venait me voir et me faisait part de son trépas prochain. Je n'y étais pas préparé et en fus fort affligé. Et tandis qu'il me parlait, je contemplais sa belle figure, ses yeux où se lisaient la candeur, la franchise, et je crus voir s'y refléter une âme paisible et heureuse qui déjà se promenait sur les rives de l'éternité. Mes yeux se mouillèrent à la pensée qui me vint qu'un de mes prêtres, le premier depuis mon arrivée dans le diocèse, allait mourir.

Je le compris, parce que dans ses yeux était une expression qui n'avait rien de terrestre. Il considérait la mort comme un messager de liberté, d'immortalité, comme une invitation à abandonner cette terre de misères, de tribulations pour jouir de l'éternelle paix dans l'amour de Dieu.

Aujourd'hui la réalité se révèle à nous dans toute sa douloureuse tristesse ; j'ai perdu un fils soumis et respectueux. Vous, Révérends Pères, avez perdu un frère qui s'était gagné vos cœurs et qui les retenait par les liens de la plus douce affection ; un frère qui vous était un noble exemple de fidélité et de dévouement. Et vous, mes bien-aimés frères, vous avez perdu un père qui vous portait dans son cœur, qui vous entourait de la plus tendre sollicitude.

En présence de cette suprême affliction, avec l'écrasant poids de la mort sur vos âmes, il nous faut avoir le courage de répéter cette parole de l'Eglise qui m'a servi de texte, avoir un sublime dédain de la mort et nous écrier : Venez et adorons le Roi pour qui toutes choses sont.

Quand durant la vie, l'homme s'est souvenu de ces paroles, la mort lui devient une invitation à l'immortalité, bien qu'elle plonge dans un océan de pleurs ceux qui veulent le retenir ici bas. Tel était le père Henrionnet. Sa vie bien brève de quarante deux ans fut entièrement consacrée à Dieu. Avec une âme rayonnante toujours, il travaillait pour son divin Maître en rappelant sans cesse son prochain au sentiment de l'éternelle destinée. Toute sa vie, il ne pensa qu'à Dieu et à son devoir à l'égard de l'homme.

Comme étudiant et au cours des premières années de son sacerdoce en France, il sut gagner l'estime, l'affection de grands hommes par la suavité de son caractère, il sut leur faire apprécier la grandeur de sa religion. Parlant de lui un jour, le bon cardinal Richard, demanda : Comment est mon garçon, le fils de mon cœur. Quand vous le verrez, dites-lui que s'il lui arrivait de ne plus se plaire de l'autre côté des mers, les portes de mon diocèse lui seraient ouvertes. Au grand prélat de là-bas, le nom du père Henrionnet avait été d'une douce évocation.

Il est allé à Dieu les mains pleines de bonnes œuvres, avec cette foi vive qui l'avait toujours soutenu dans la vie. Dieu ne juge pas comme nous ; Ses décrets sont autres que les nôtres, et ce qui a dû être une force pour le jeune prêtre devant le tribunal de Dieu, c'est que tous les sacrifices que lui demanda son Créateur, il les accomplit bien qu'il fut hanté par la plus noire des tristesses, bien qu'il fut aux prises avec les plus torturantes douleurs.

Je me laisse dire que parmi ses écrits ont été trouvés ces mots tracés de sa main : "j'ai si peu fait, et mes pensées étaient si élevées". Ces mots sont ceux d'un ambassadeur qui animé des meilleures intentions, désireux de gagner des âmes au ciel, les yeux tournés vers Dieu, tente de suprêmes efforts pour conduire ses semblables au pied du trône de Dieu, et ces semblables restés indifférents à ses conseils, à ses prières, l'attristent et lui donnent la vision d'une défaite imméritée.

Père Henrionnet, vous aviez beaucoup fait alors que vous étiez en vie, et mort, votre mémoire reste impérissable par les exemples que vous nous avez laissés. Et mes chers frères, bien que ma douleur soit grande de le voir ainsi couché dans son cercueil, je lui demande de prier que le ciel nous envoie des prêtres qui continuent l'œuvre poursuivie par lui avec tant de courage, qui travaillent avec autant de succès que lui au salut des âmes.

Mes frères, quand cet excellent homme vint m'annoncer sa fin prochaine, il me pria de n'en parler à personne ; son plus grand chagrin, me dit-il, ne sera pas que faire le sacrifice de la vie, mais de briser le cœur de parents chers.

Promettons-lui maintenant le tribut de nos prières qui, montant jusqu'au trône de Dieu, vaillent à son âme l'éternelle félicité.

J'envoie ma sympathie la plus émue aux paroissiens de St-Vincent de Paul qui ont perdu un père dévoué et tendre ; aux prêtres dont l'affliction est grande.

Puissions-nous tous vivre et offrir nos vies à Dieu, afin qu'à l'heure suprême, celle de la mort, nous puissions nous réjouir à la pensée que le vrai bonheur est de mourir dans le Seigneur.

L'absoute a ensuite été donnée par l'archevêque et le cortège s'est formé, ayant à sa tête le Très Rév. P. Subileau qui avait chanté la messe et dont la douleur était poignante.

Dans le sanctuaire se tenaient : Mgr Rouxel, Mgr Laval, RR. Massardier, Scotti, Garde, Livorel, Bouchet, Jeanmar, Slavin, Zer, Prim Janssens et plusieurs prêtres de la campagne.

M. Jules Cambon.

A propos de nomination diplomatique, celle de M. Jules Cambon à Berlin fait déjà travailler les esprits dans la presse allemande, raconte un de nos confrères.

Mais il s'agit, simplement, d'expliquer aux lecteurs comment se prononce ce nom français, Jules Cambon, au plutôt comment des Allemands doivent s'évertuer à le prononcer.

Car la langue de Gœthe ignore l'emploi des nasales "an, en, in, ain, un, on." Elle ignore aussi les douceurs du J. Alors un journal berlinois opine pour qu'on dise M. "Schüll Cambung," un autre pour M. "Schüll Cangbong."

Ce n'est pas la première fois que la presse, là-bas, cherche à mettre le public sur la bonne voie. Elle y tâcha d'abord avec le comte Lacroix de Saint-Vallier, vers 1881, en écrivant le nom de ce diplomate aimable et surpris ; "Graf Lakroa do Seng-Wallie." Il était bien malade de l'estomac, mais il en souriait tout de même.

A l'arrivée du marquis de Gontaut-Biron, les journaux traduisirent ainsi "ses valeurs phonétiques" : M. "do Gauto-Birung."

Pour le marquis de Noailles on avait imaginé l'orthographe ci-après : "Marki do Noaik.

Quant à M. Bihourd, le dernier en date des ambassadeurs français, son nom fut à maintes reprises indiqué comme devant être prononcé Biurou Bihur.

Que sont ces difficultés quand il s'agit de formuler le nom de l'actuel ambassadeur austro-hongrois à Berlin : M. Ladisla Szogyény-Marich de Magyar-Szogyen et Szolgdegyhàza !

Il paraît que l'Empereur lui-même s'y reprend à trois fois.

Un art nouveau

Un médecin vient de jeter les bases d'un nouvel art divinatoire sur lequel la "Revue hebdomadaire" nous renseigne ;

Une joue naturellement gracieuse, et qui, vers les yeux, est agitée par un léger tressaillement, est, paraît-il, l'indice presque toujours infaillible d'un cœur sensible et généreux.

Les joues charnues indiquent la sensualité.

Il y a sécheresse d'humeur et absence de jovialité quand elles sont maigres et rétrécies.

Le trait qui va de la narine à l'extrémité de la bouche est des plus significatifs. S'il est arqué sans nuance ni ondulation, il est un signe infaillible de sottise.

Passons au menton :

Un menton rond, pourvu d'une fossette, annonce une grande bonté.

Un petit menton, la timidité.

Un menton plat, la froideur et la sécheresse de tempérament.

Un menton angulaire dénote l'adresse, la prudence, la fermeté.

Un menton pointu passe pour le signe de la ruse et de la fiuesse.

Quelques remarques, maintenant, sur les dents :

N'oublions pas que Jean-Jacques Rousseau a écrit : Il n'y a pas de vilaine femme avec de belles dents."

Contrairement à l'opinion des anciens, il paraît que les dents petites et courtes sont dans l'âge adulte, l'attribut d'une force extraordinaire et souvent d'une grande pénétration d'esprit.

Petites et rentrantes, elles dénotent de la finesse sans méchanceté, mais pourtant un caractère difficile et vindicatif.

De longues dents sont un indice certain de faiblesse et de timidité.

Celles qui, très saillantes, semblent reposer sur la lèvre inférieure, annoncent peu d'énergie, peu d'esprit.

Enfin les lèvres :

Charnues, elles indiquent un penchant à la paresse.

Rognées, elles inclinent à l'avarice.

Une lèvre supérieure qui déborde un peu est la marque d'une bonté affectueuse.

L'avancement de la lèvre inférieure correspond plutôt à une froide bonhomie.

Une lèvre inférieure qui se creuse au milieu décèle un esprit plein d'enjouement et de malice.

Une bouche doucement fermée et dont le dessin est correct, indique un esprit ferme, réfléchi et judicieux....

Mais je vois la bouche doucement fermée de ma charmante lectrice s'entrouvrir pour un sourire qui montre sa lèvre inférieure légèrement creusée au milieu, signe d'esprit et d'enjouement.

THEATRES.

THEATRE DE L'OPERA

"Faust" a été chanté de façon très satisfaisante hier soir au Théâtre de l'Opéra. M. Martin (Faust), M. de Segurola (Méphisto), M. Valentini (Wagner). Mlle Dereyne (Marguerite) et Mlle Colombati (Siebel) ont bien mérité les applaudissements qui ne leur ont pas été ménagés.

M. Galperin, qui tenait le rôle de Valentin, s'est particulièrement distingué.

Ce soir, dernière représentation de "Carmen", avec Mlle Dereyne dans le rôle de la coquette Espagnole.

Demain, seconde représentation de "Don Pasquale", et "Cavalleria Rusticana."

Samedi, début de Mme Lillian Nordica dans "Gioconda", le célèbre opéra de Ponchielli. Mme Nordica sera entourée de Mme Monti-Baldini, et de Mme Conti-Borlinetto, et de MM. Constantino, de Segurola et Fornari. Un grand ballet, "Turlana", est au programme.

Dimanche soir, dernière de "La Bohème".

TULANE.

Le succès des frères Rogers, Gus et Max, et des autres artistes de la troupe du Tulane va en augmentant à chaque représentation de "In Ireland". Il en sera ainsi toute la semaine.

La semaine prochaine le Tulane offrira à ses habitués un opéra comique de Henry Blossom et Victor Herbert : "Mlle Modiste".

CRESCENT.

"Gay New York", une comédie musicale qui foisonne de joyeux propos et de délicieuse musique, est applaudie par de très bonnes salles au Crescent. Elle est d'ailleurs interprétée par une troupe qui réunit tous les éléments de succès.

ORPHEUM.

Tous très bons, et de plus en plus appréciés, les numéros du programme que l'Orpheum offre cette semaine. Et ce qui leur donne encore plus de relief, c'est l'excellente interprétation dont ils sont l'objet. La vogue de notre scène de vaudeville ne fait que grandir.

THEATRE SHUBERT.

Les amateurs de bonne musique ont applaudi hier soir au Théâtre Shubert "Martha", l'opéra de Flotow que donne toute cette semaine la Standard Opera Company. Cette troupe possède des artistes doués de bonnes voix et sachant bien les manier.

LYRIC.

"Two Little Sailor Boys", un mélodrame qui pourrait passer pour un modèle du genre, qui en contient au moins tous les éléments, fait les délices des habitués du Lyric, qui applaudissent aux scènes ultra sensationnelles.

Au cours de la représentation le fameux pugiliste Peter Maher et Sammy Philips donnent une exhibition de boxe.

JARDIN D'HIVER.

Le concert donné hier soir par l'orchestre de Brooke a été très applaudi, tout comme le chant de M. Bollman, qui possède une voix de basse remarquable.

Il y aura foule ce soir au Jardin d'Hiver pour entendre le concert de "ragtime".

Industrie fructueuse.

Paris, 22 janvier—L'industrie de l'automobile en France durant l'année dernière a fait des progrès remarquables.

Les statistiques d'exportation qui viennent d'être obtenues font voir que l'exportation des machines Françaises pendant les neuf premiers mois de 1906 a excédé de 33,841,000 francs celle de la période correspondante de l'année précédente l'exportation totale se montant à 186,451,000 francs contre une importation de cars étrangers de 7,150,000 seulement.

—o—

Mort du sénateur Saracco, ancien premier ministre d'Italie.

Rome, 22 janvier—Le sénateur Giuseppe Saracco, ancien premier ministre de l'Intérieur, est mort aujourd'hui à Bistagno, à l'âge de 85 ans. Le sénateur Saracco était un des huit membres de l'Ordre de l'Annonciation. Il remplit pendant de nombreuses années les fonctions de président du Sénat italien.

—o—

Berlureau chez le marchand de chaussures.

—Monsieur, dit le commerçant à notre benêt, on a toujours un pied plus petit que l'autre.

—Je vous demande bien pardon ! fait Berlureau : moi, j'en ai un plus grand que l'autre !

ALCON
THE ARROW
Col Procédé Clupeco Quart Grandeur
15 cents pièce ; 2 pour 25 cents
CLUETT, PEABODY & CO.
Fab. des Chemises Cluett et Monarch

Feuilleton DE L'Abeille de la N. O.

No. 26 Commencé le 25 déc. 1906.

L'ENFANT DE LA DUCHESSE.

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR PIERRE SALES

PREMIÈRE PARTIE

VII

LA COMPARSE.

(Suite.)

La marquise jeta alors un regard oblique vers un indicateur posé sur sa table ; elle calculait : "La lettre était donc entre ses mains vers deux heures.... elle a dû s'affoler, d'abord, éprouver quelque malaise physique.... mais elle est toujours solide : la dernière fois qu'elle a eu un bébé elle se promenait le matin .... Elle se sera donc vite remise.... elle aura cherché le meilleur train à prendre ; car il n'est pas possible qu'elle résiste à la tentation de se dresser cette nuit entre nous.... avec cette espérance que par cela seul, elle m'écarte à jamais de lui.... Elle est donc en route.... elle va arriver à Paris, vers la fin du jour.... elle descendra dans un hôtel quelconque, sous prétexte que sa maison n'est pas organisée.... Et cette nuit.... Ah ! cette nuit .... comme on va se moquer de vous, ma chère petite duchesse !"

—En quoi puis-je être utile à madame la marquise ? interrogeait Alice, commençant de ranger ses chapeaux.

—J'ai besoin de la seconde dépêche pour vous le dire, Alice ! .... Et quoique vous n'ayez guère d'inquiétude, puisque votre mari ne quitte pas la chambre, retournez donc à votre magasin.... Malgré toutes les roueries du cidre de Normandie, j'aime mieux que vous soyez là quand le second télégramme arrivera.

Le visage d'Alice se rembrunit un peu.

—Madame la marquise m'avait fait espérer qu'un échange de ce service....

Mais elle se reprenait, tout embarrassée :

—Ce n'est pas précisément ce que je voulais dire, madame la marquise, puisque je suis trop heureuse de mettre mon dévouement tout entier à la disposition de madame la marquise.... Mais enfin.... j'avais espéré que .... que cette lettre..... cette lettre que madame la marquise.... a certainement apportée à Paris ?....

Du bout de son petit doigt, la marquise ouvrit un tiroir de sa table, et Alice put apercevoir l'enveloppe, dont elle avait elle-même tracé l'adresse jadis, et qui devait contenir l'aveu de sa faute primitive.

—Vous savez bien que je n'ai qu'une parole, Alice : mais ce dévouement dont je ne doute certainement pas, doit trouver que je ne l'ai pas encore bien sérieusement mis à l'épreuve ?.... Allez donc me chercher la dépêche qui est sur le point d'arriver chez vous.... et vous saurez ce que j'attends de vous.... pas grand'chose, allez !.... surtout pour une fine mouche comme vous.. allez donc !

A peine hors de la chambre, Alice eut un mouvement de révolte ; et arrivée à l'escalier elle se retournait instinctivement pour lancer le poing vers celle qui la faisait ainsi virevolter.

—Ah ! murmurait-elle, si l'on savait !....

Mais elle avait l'esprit trop pratique pour perdre du temps en récriminations contre elle même et contre la marquise ; et elle se dépêchait de regagner son magasin — où elle faisait passer son humeur sur son personnel, en criant que la marquise de Rysdale laissait tout pour compte si tout n'était pas prêt dès demain à la première heure.

Aussi, en très peu de temps, tout l'atelier était-il à la besogne car il y avait une demi-douzaine de chapeaux à fabriquer complètemment et trois à modifier. Alice y employa même sa vendeuse.

Elle se trouvait seule ainsi, dans le magasin, guettant la venue du petit télégraphiste.

Entre temps, elle traversait vivement sa salle à manger, entr'ouvrait la porte de sa chambre et pouvait sourire à son mari, étendu, encore bien faible, sur un fauteuil et une chaise, mais qui lui disait :

—Ça commence à aller mieux .... vraiment mieux..... je le sens.... la semaine prochaine, je me remettrai sûrement à la besogne.... je pourrai enfin te soulager, ma pauvre petite femme qui fais tout !.... C'est ce qui m'enrage, vois-tu !

Elle lui envoyait une moue et un sourire avec ces mots :

—Veux-tu être sage, toi ?.... Il ne te faut encore aucune agitation !

Et elle revenait dans son magasin, où elle haussait les épaules, encore plus irritée peut-être contre ce bonhomme que contre la marquise de Rysdale.

—Ah ! toi.... toi !.... murmurait-elle, ce que je commence à en avoir assez de toi !.... et de ta boîte !.... et de tout ; ...

Comme elle eût tout lâché, en effet, il y a quelques semaines, si ce mot ne lui était parvenu soudain :

"On passera vous voir fin août."

Pas de signature. Mais l'écriture était trop familière à Alice pour qu'elle doutât, et le timbre de la poste lui indiquait, en outre, avec une certitude absolue, que c'était un avis.... un ordre plutôt.... de la marquise de Rysdale.

La marquise avait besoin qu'elle se tînt à sa disposition... pour quelque intrigue.... quelque machination peut-être ?.... Il fallait donc demeurer à ce poste, si elle ne voulait pas perdre l'occasion de reconquérir les lignes imbéciles qu'elle avait tracées autrefois.

Pour plus de certitude, cependant, elle avait osé répondre à la marquise, en l'assurant de ce dévouement, que la grande dame raillait tout à l'heure, et en lui communiquant les petits ennuis d'affaires où elle se débattait ; presqu'un petit chantage, car n'était-ce pas dire à la marquise : "Si vous ne me venez pas en aide je ne pourrai pas me trouver là pour vous rendre le service que vous attendez certainement de moi."

Et la marquise avait parfaitemant compris.

Elle s'était bien gardée de répondre une ligne ; mais, quatre jours plus tard, un pli chargé, expédié de Londres, arrivait à Alice, ajoutant cinq mille francs à ceux qu'elle avait déjà obtenus d'elle à Boulogne. Il y avait donc partie liée entre les deux femmes.

—Mais faut-il qu'elle ait besoin de moi, se disait Alice, pour marcher si aisément !

Et par cette puissante, cette généreuse protection, elle entrevoyait le plus charmant avenir.

Encore un mois désagréable à passer, peut être deux, pendant lesquels elle jouerait merveilleusement sa petite comédie de travailleuse douce, dévouée, puis qu'il fallait bien que rien ne fût changé à sa situation, tant que la marquise de Rysdale ne lui aurait pas rendu sa liberté... Mais ensuite..... oh ! ensuite ! par quelque moyen que ce fût, quelque voie qu'il fallût suivre, elle voulait l'existence brillante, indépendante, uniquement de luxe et de plaisir.... libre ! libre surtout.

Quelle part y occuperait son caprice du moment ?... Et deviendrait-il définitif ?.... Elle ne s'attardait pas à examiner cette question.

C'était fort agréable pour le présent, voilà tout, et non seulement agréable, mais utile, puisqu'elle faisait servir "son caprice" à son ambition, en le mettant, sans bien savoir pourquoi, au service de la marquise de Rysdale.

N'est-ce pas presque toujours une loi, que l'amour qui lie des êtres bas et pervers, ne saurait les empêcher de se tromper, de se jouer l'un l'autre ?.... L'instinct du mal est tel en eux, qu'ils s'attaquent même à ce qui leur est le plus cher.

Et un sourire ironique lui venait, parce qu'elle revoyait la figure si désagréable d'Hippolyte Bouchu, quand elle l'avait chargé de cette mission, à laquelle il ne comprenait rien, sinon qu'il était bien payé ; mais il trouvait toujours qu'il ne l'était jamais assez et avait dit : "Je marche .... soit !.... mais c'est surtout pour savoir où elle va nous mener, ta bonne femme ; car je n'aime pas travailler à l'aveuglette."

—T'as assez d'yeux, pourtant, lui avait-elle répondu, pour voir ce joli billet de cinq cents francs avec lequel on t'envoie villégiaturer un ou deux jours à Rouen ? Et pour ce que tu auras de frais, il te restera de quoi faire le jeune homme, je pense ?

—Est-ce que j'ai envie de quoi que ce soit, Alice, quand je ne suis pas avec toi ?.... avait-il répliqué en la caressant d'un de